

---

## «Reconnaître en l'Autre sa propre image...»

---

Théo Klein

Lorsqu'en janvier 1988, j'ai été opposé à Hamadi Essid, dans le duel de Jean-Claude Bourret, je ne savais que deux choses de lui : qu'il était le représentant de la Ligue arabe en France, ce qui, un mois à peine après le déclenchement de l'Intifada, conduisait quelques amis à me déconseiller cet affrontement ; mais aussi qu'il était un homme charmant et mesuré, ce qui avait, justement, incité Jean-Marie Lefèvre à suggérer ce duel.

Nous nous sommes fortement opposés mais, semble-t-il, sans jamais manquer à la courtoisie, ni sombrer dans la violence verbale.

Jean-Claude Bourret, en nous invitant quelques bons mois plus tard, pour un nouveau duel, avait souligné le caractère courtois de notre premier affrontement.

C'est sans doute dans la reconnaissance de la sincérité de nos convictions réciproques et opposées, que chacun d'entre nous avait puisé à la fois l'envie et le courage de poursuivre, et même d'approfondir le dialogue. Un homme intelligent et honnête — et Hamadi Essid mérite pleinement ces deux qualifications — ne peut pas être animé sincèrement de certitudes, sans que cela pose un réel problème à son interlocuteur. Persuadé qu'il se trompait et qu'il était avant tout, mal informé de certains aspects du conflit qui nous opposait, je sentais confusément, à la fois que je pourrais peut-être le convaincre de certaines erreurs de jugement, mais aussi qu'il fallait que je découvre quelle part de vérité était portée par ses propos.

La curiosité d'un être pour un autre est généralement réciproque. De sa curiosité, je devais rapidement avoir confirmation, lorsqu'il est venu me proposer de poursuivre notre dialogue, à peine amorcé, dans un livre. *Deux Vérités en face*<sup>1</sup> a été le fruit de son imagination, puis de notre travail individuel, et enfin de notre confrontation.

S'il n'était pas facile pour moi de pousser aussi loin, et aussi publiquement notre confrontation, j'imagine que cela n'était pas non plus si simple pour lui. Mais à aucun moment il ne m'a semblé faiblir dans sa volonté de poursuivre cet affrontement-dialogue.

Sans doute, était-il persuadé, comme je l'étais moi-même, que tout dialogue entre un Arabe et un Juif constituait un jalon, aussi modeste soit-il, vers la paix et la compréhension mutuelle. Notre tandem devenait avec le temps une sorte de classique, et nous avons ainsi multiplié les conférences et les débats, à travers la France et ses médias.

Je crois que nous n'avons jamais fait abandon, l'un comme l'autre, de ce qui nous paraissait essentiel. Nous ne nous sommes jamais fait de faciles concessions. Mais nous avons essayé de mieux nous comprendre, de mieux cerner les éléments du conflit, et de chercher à identifier les idées, les initiatives, qui pourraient permettre de faire cohabiter nos points de vue. Le débat politique n'a jamais cessé d'être franc, et l'opposition nette sur beaucoup de points.

Mais l'amitié naissait entre nous, sans que nous n'en parlions jamais. Elle était évidente aux yeux des tiers qui, souvent, ne comprenaient pas, qui parfois refusaient cette évidence que l'amitié naît du respect mutuel, et ne peut pas être entamée par des divergences, dès lors que celles-ci sont pensées sincèrement et exprimées sans ambiguïté.

Face à cet homme lucide, parfois pessimiste sur les événements, mais rarement sur les hommes, dès lors qu'il les jugeait estimables, je me sentais libre d'exprimer ma judéité et mon attachement à cette petite parcelle du Proche-Orient, que nous appelons depuis des siècles Eretz Israël, et qu'il appelait Palestine.

Ne m'avait-il pas confié sa satisfaction d'avoir pu dire à la télévision tunisienne : "Cessez de parler de l'entité sioniste, l'Etat d'Israël est une réalité avec laquelle nous devons nous habituer à vivre. Cessez de parler d'un sioniste comme d'un ennemi infréquentable, je dialogue avec un sioniste". Il voulait que les mots aient un sens accepté par tous, pour qu'à travers eux, et, bien sûr aussi par des gestes, les descendants d'Ismaël et d'Isaac, retrouvent leurs liens fraternels nés d'Abraham.

Pour dialoguer, c'est-à-dire, pour reconnaître en l'Autre sa propre image, et en même temps, comme le dit Levinas, prendre conscience de sa responsabilité à son égard, il est indispensable, qu'au-delà du regard, les mots puissent exprimer un sens accepté en commun. Nous avons la chance de parler la même langue et, de surcroît, nous avons

eu la satisfaction de constater que ces mots que nous employions avaient le même sens pour lui, comme pour moi.

Dès lors, mon amitié pour Hamadi Essid, née d'abord lentement de la reconnaissance de sa sincérité, s'alimentait d'une confiance renforcée dans l'honnêteté de ses propos au-delà de quelques distorsions diplomatiques incontournables.

Au fur et à mesure que notre dialogue se poursuivait, nous sentions, je crois, de mieux en mieux, que nous pouvions nous dire nos vérités en face, chacun puisant dans les différences qui subsistaient le désir de poursuivre cet affrontement — dialogue, maintenant si tristement et si irrémédiablement interrompu.

Dans le *Traité des Pères*, il est dit : "Là où il n'y a pas d'hommes, efforce-toi d'être un homme".

Hamadi Essid avait entendu et réalisé ce précepte, sans l'avoir jamais connu.

**Théo Klein** est avocat et ancien président du Conseil représentatif des institutions juives de France.

**Note :**

1 *Deux vérités en face*, de Théo Klein et Hamadi Essid, Ed. Lieu Commun, 1988.

